

« CELA M'EST ARRIVÉ DE PLEURER.

LORS DE L'ORANGE BLEUE, J'AVAIS TELLEMENT PRIS SUR MOI QUE LA TENSION A ÉTÉ TROP FORTE »

UN ENTRETIEN AVEC ANDRÉ GILAIN

Paris Match Belgique. Vous avez l'air comme chez vous, ici, à Spa...

Didier Reynders. L'ancien patron du SAS Radisson, où je loge, Willem van der Zee, m'a accueilli avec une bouteille d'un vin espagnol qui s'appelle « MR ». Je viens en famille depuis la première édition des Francofolies et suis aussi fort lié aux organisateurs, Charles Gardier et Jean Steffens. Les Francos sont une transition avec les vacances.

Vos séjours ici ont souvent été politiquement agités ?

Les célèbres lois institutionnelles ont été votées durant le mois d'août. Mais avec Guy Verhofstadt, ces dates-ci marquaient la fin des activités politiques. Cette année va être exceptionnelle puisqu'il y aura des débats importants. Pas de stress, pourtant...

Pendant une semaine, nous avons discuté de la démission d'Yves Leterme et des états d'âme du CD&V. J'ai dit alors qu'il n'était pas question de travailler avant le lendemain de la Fête nationale. **Quel est votre état d'esprit ?**

J'ai pris une certaine distance et je suis assez dégaïté. Par contre, j'étais déterminé et volontariste pour l'Orange bleue : je croyais qu'il y avait de vraies raisons de mettre sur pied un programme économique-social. Pour des motifs différents, tant au Nord – les exigences de la N-VA – qu'au Sud – la proximité entre cdH et PS –, cela n'a pas marché. Aussi longtemps que cdH et CD&V ne se feront pas un minimum confiance, on n'arrivera à rien...

Pour vous, qu'est-ce qui devrait évoluer pour que cela se décante ?

Du côté francophone, nous allons devoir nous habituer à assumer plus de responsabilités au sein des Régions et de la Communauté, avec les moyens nécessaires. Quant aux Flamands, il leur faudra accepter une discussion sur Bruxelles et ses alentours.

Et le nouvel ultimatum de Bart De Wever ? (N.d.l.r. : le patron de la N-VA exige que les sages désignés par le Roi rendent un rapport le 31 juillet, « sinon, c'est fini ! »)

Cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce n'est pas parce qu'il donne un ultimatum ridicule que je vais négocier en août. L'an dernier, cela n'a servi à rien. Chacun doit souffler. On ne va pas jouer à la crise...

Généralement, comment réagissez-vous face à l'échec ou aux problèmes ?

Je suis très introverti et les seules tensions avec des proches, au travail ou dans ma vie privée, sont liées au fait que j'intériorise beaucoup et que je ne fais pas passer les messages assez vite. Ainsi, il y a parfois des collaborateurs avec lesquels je ferais mieux d'arrêter de travailler, mais je ne le dis que très, très tard. Même chose

avec des gens qui ont eu une attitude que je n'ai pas appréciée : je ne dis rien, ayant tendance à beaucoup absorber. C'est ce qui fait que je peux sembler être un roc.

Vous avez toujours été comme cela ? Quelle a été votre enfance ?

Elle fut presque banale et modeste. Cela sans que nous nous rendions compte des sacrifices que nos parents ont faits, entre autres pour payer nos études : le droit pour ma sœur et moi, l'architecture pour mon frère. En plus de nos études, nous avons aussi pratiqué la natation, de manière intensive, avec l'aide de nos parents. Je viens d'ailleurs de fêter les 80 ans de mon ancien entraîneur du Mosa, Lucien Pirson. Tout cela a forgé mon caractère.

Avez-vous été marqué par des gens, des choses, des événements ?

Deux personnages m'ont marqué durant ma scolarité. En primaires, une professeure qui avait la polio et qui nous faisait faire des récitations. D'où, peut-être, ma préférence pour l'oral par rapport à l'écrit. En humanités, un autre enseignant m'a ouvert aux Robbe-Grillet, Camus, Duras, plutôt qu'au programme imposé. Depuis, j'ai surtout lu des romans. Comme mon professeur, maman m'a également fait découvrir ceux-ci : Cesbron, « Le Grand Meaulnes », et toute une série de grandes sagas, comme les Troyat. J'ai été marqué par d'autres ouvrages : « Le Parfum » de Süskind (dont j'ai aussi vu le film) et « Le Nom de la Rose » (avec le film), Kundera, le « Da Vinci Code »... Puisqu'on parle lectures, je n'oublie pas les bandes dessinées : Jean Dufaux, les dix tomes du « Décalogue »... Quand je sens qu'une crise politique va éclater, deux signes apparaissent chez moi : j'achète des BD (énormément pendant Val-Duchesse) et je sors le carnet dans lequel je prends des notes. Enfin, à l'université, je me suis spécialisé en droit administratif et droit constitutionnel, ce qui a laissé des traces puisque je suis aussi ministre des Réformes institutionnelles. A l'image de mes deux mentors, Jean Gol et François Perin, qui ont beaucoup compté dans ma vie.

« Il m'a fallu du temps pour accepter mon image. Je ne suis pas Alain Delon et je n'attire pas les midinettes »

Y a-t-il des objets qui vous ressemblent ?

Une remarque, d'abord : j'ai tendance à beaucoup conserver et ma femme doit jeter. Je garde à peu près tout ! Comme objets, je citerais mon GSM qui me sert de téléphone, d'appareil photo, de lecteur MP3. C'est donc un outil de

travail et de contact. Ensuite vient mon PC avec lequel je vais sur Internet. Et, depuis les élections de 2007, il y a ce carnet dont je viens de vous parler. Ce n'est pas un journal de jeune fille qui y noterait ses états d'âme, mais j'y inscris des faits, au jour le jour : ce qui s'est passé, les réunions auxquelles j'ai participé... Par ailleurs, j'ai aussi des objets fétiches. Ainsi, une écharpe que je mettais tout le temps et que j'ai perdue. Après, lors d'un dîner, Olivier Strelli est venu vers moi et m'a remercié : mon écharpe, qu'il avait créée, lui avait valu beaucoup de pub. Je lui ai expliqué ce qui était arrivé et, le lendemain, j'ai reçu une pochette avec la même écharpe. Voilà donc un objet pour lequel j'avais eu un coup de foudre. Cela m'arrive souvent avec des vêtements...

Quel genre d'homme est Didier Reynders loin des projecteurs ? Puisque vous vous mettez à table pour Paris Match, qu'aimez-vous, que détestez-vous ?

(Rires) En cuisine, je suis ouvert à tout ! Je n'aime pas les abats, ce qui ne m'empêche pas d'en manger quand il le faut. Je préfère la cuisine asiatique, type thaïlandais, avec des accompagnements assez forts. Ce midi, par exemple, j'ai pris du thon cru avec du gingembre, de la moutarde verte... J'aime aussi la cuisine italienne, mais j'en ai été saturé avec Maria, la cuisinière de Guy Verhofstadt, au 16 rue de la Loi... Pour redevenir plus sérieux, il m'a fallu énormément de temps pour accepter mon image. Je sais que je ne suis pas Alain Delon et que je n'attire pas les midinettes, mais je ne me regardais pas. J'ai dû intégrer l'idée de me voir en télé ou en photo dans la presse. Aujourd'hui, je me regarde comme je regarde la photo d'un autre. Par contre, ce que j'aime chez moi, c'est mon humour, surtout verbal. Aussi je regrette qu'il n'y ait pas plus de débats où l'on puisse vraiment s'expliquer. C'est là que certains politiques montreraient leurs limites !

Et le mari Reynders, qui est-il ?

Je regrette que ma femme ne soit pas souvent là... parce que je suis un peu absent ! (Rires) Ce que j'apprécie chez elle n'a pas changé depuis que nous nous sommes connus sur les bancs de l'université. Elle est très solide – nous avons quatre enfants et mon activité rejaille souvent sur la vie de la famille – sans parler de toutes les autres qualités que je lui trouve depuis trente ans. Je ne puis en isoler une...

Vous dites que vous semblez être un roc. Il vous arrive donc parfois de craquer ?

Oui, de manière émotionnelle. Face à mon père, par exemple, qui avait la larme assez facile. Moi, je sanglotais. Cela pouvait arriver lorsque je le voyais fort ému : j'arrivais d'abord à ne pas réagir, puis j'éclatais en sanglots.

Et dans votre vie professionnelle ?



Le patron du MR est marié à Bernadette depuis trente ans. Ils ont quatre enfants (Nicolas, Marie, David et Clara) et deux petits-fils (Noah et Djulian). Didier Reynders a été à l'école catholique, en primaires et en humanités gréco-latines, puis il a fait le droit à l'Université de Liège. C'est là qu'il a rencontré sa « moitié » : « Ce que j'apprécie chez elle n'a pas changé. »

Cela m'est aussi arrivé de pleurer. A la fin de l'Orange bleue. Elle avait duré si longtemps et j'avais tellement pris sur moi qu'à un moment, la tension a été trop forte : j'ai pleuré. J'avais dû gérer trop de choses et le contexte était faux, comme la rapidité avec laquelle le PS est entré au gouvernement. Alors oui, j'ai craqué. Vous n'êtes donc pas « l'être froid » que certains imaginent ?

Ceux qui m'apprécient sont touchés par mon côté rassurant et ceux qui me connaissent moins le sont effectivement par mon côté « roc ». Petite parenthèse : je suis toujours étonné par ceux qui me considèrent froid ou inhumain, sans me connaître. Il ne faut pas être soi-même très

« Mes enfants me font découvrir pas mal de choses »

« Adolescent, j'aimais Brassens, Ferré et Leforestier... Jacques Brel les a rejoints plus tard. Ensuite, via mon frère, est arrivée l'influence anglo-saxonne, avec Crosby, Stills Nash and Young ou Deep Purple. Aux Francofolies, l'avantage est de voir tant la scène classique, avec Véronique Sanson ou Julien Clerc, mais aussi des jeunes comme Bénabar. Je crois avoir été le premier à faire diffuser un de ses morceaux à Matin Première, après l'avoir découvert à Spa. Grâce aux Francofolies, j'ai aussi rencontré Jean-Louis Foulquier, initiateur du festival, en France. Avec ma femme, nous avons été à La Rochelle où est

née la manifestation. J'avais d'ailleurs dit à Foulquier que cela sentait plus l'« herbe » chez lui qu'à Spa, alors que sa ville est au bord de la mer. A La Rochelle, j'ai aussi rencontré un certain Jean-Pierre Raffarin, le maire local, et aussi président de la région Poitou-Charentes, avant que Ségolène Royal ne s'en empare. Son accueil fut extraordinaire. Plus tard, à Paris, beaucoup étaient étonnés que nous nous connaissions... Pour revenir à la musique, mes enfants me font découvrir pas mal de choses. Je n'aime pas tout, mais j'écoute ce dont ils me parlent. Enfin, étant très « jouette » (sic) sur Internet, je me tiens au courant de ce qui s'y passe. »

« J'AI D'ABORD EU BEAUCOUP DE CHANCE EN RENCONTRANT MA FEMME »

humain pour dire ou écrire cela.

Face aux épreuves de la vie, comment réagissez-vous ?

Plus dure encore que la perte d'amis proches, comme Jean Gol ou Etienne Bertrand, j'ai toujours l'image de ceux que j'ai vraiment vu partir. Philippe Wathelet, sur son lit d'hôpital, et Eric André dont j'ai vu, dans les yeux, toute notre amitié, mais aussi le départ qui s'annonçait... Tout s'est passé dans nos regards...

D'autres chagrins ?

Oui, les émotions qui suivent : telle musique à un enterrement ou lors d'une célébration laïque. Même si nous étions presque heureux de voir partir mon père – il n'était plus possible de le voir dépérir – tout cela a été fort douloureux. **Pouvez-vous aussi pleurer pour des événements joyeux ?**

Heureusement qu'il y en a ! Ce sont, d'abord, la naissance de mes enfants. Un succès électoral comme celui de 2007 est plus l'aboutissement d'un travail d'équipe. Je peux perdre

plusieurs élections, cela n'aura rien à voir avec la perte d'un ami proche.

On a l'impression que tout vous réussit...

J'ai la chance, si l'on peut dire, d'avoir perdu mon père assez tard, mais je n'ai pas vécu de drame – je touche du bois ! – comme la perte d'un enfant.

Comme tous les pères de famille, vous y avez sûrement déjà pensé. Comment réagiriez-vous ?

Vu l'émotion qui passe quand ils sont autour de moi, je mesure effectivement l'ampleur du drame que signifierait leur décès et l'émotion qui serait la mienne. Ma belle-mère a perdu une fille, il y a très longtemps, et quelque chose s'est cassé. C'est contre nature : on n'est pas là pour enterrer ses enfants ! Autant j'ai voulu prendre la parole à l'enterrement de mon père, autant je ne pourrais le faire pour un de mes enfants. Ce serait trop dur...

Vous comprenez les gens que la religion peut aider ?

Tout à fait. Même si je suis agnostique, je comprends qu'on se raccroche à quelque chose.

Pour certains, le réconfort peut venir de la foi, pour d'autres, de la famille ou des proches. Pour revenir au décès de mon père, il ne m'a pas rapproché d'une conviction religieuse. A propos de la religion, quand je vois qu'on se demande encore si des femmes peuvent devenir prêtres, je me dis qu'il y a un problème...

C'est votre famille qui vous meurt ?

Oui et plus particulièrement mon couple. C'est là que cela se passe.

Comment réagiriez-vous face à un terrible échec professionnel ?

Je crois que j'opterais pour un changement d'orientation. Philippe Moureaux a voulu que je quitte la présidence de la SNCB ; c'est ce qui fait qu'aujourd'hui, je suis président du MR, à la tête de la première formation francophone... J'ai commencé la politique après mon départ des Chemins de fer. C'est donc peut-être à lui que je dois d'être ici. Le côté « Sisyphé » ne m'attire pas trop... Voilà pourquoi j'ai arrêté assez tôt de nager ou de jouer au tennis : je me rendais compte

Le bonheur de vivre en couple : Didier fêtera en France ses 50 ans avec son épouse. Il est né à Liège le 6 août 1958. Il a deux aînés : une sœur, Danièle (magistrate), et un frère, Jean-Pierre (architecte). Son papa, décédé il y a deux ans, était représentant de commerce, et sa maman, mère au foyer, après avoir tenu un commerce jusqu'à sa naissance.



que je n'atteindrais pas un niveau exceptionnel. Comment décririez-vous votre réussite ?

J'ai d'abord eu beaucoup de chance en rencontrant ma femme. La réussite de notre couple est sans doute due à nos caractères, mais aussi aux hasards de la vie.

Décidément, c'est une déclaration d'amour que vous lui faites ! Il n'y a jamais eu de nuages entre vous ?

Des nuages, sans doute ! Mais pas au point de nous poser la question d'une séparation. Nous avons traversé des difficultés, mais nous les avons surmontées. L'image de réussite que l'on m'attribue est surtout liée à cela. Beaucoup de gens croient qu'il y a une sorte de long fleuve tranquille de ce côté-là. Or, c'est faux. Elever quatre enfants, puis avoir deux petits-enfants, n'est pas si simple. Ce côté-là, ajouté à ma vie professionnelle, véhicule le fait que tout semble me réussir. Je n'ai, il est vrai, jamais connu de drame. Et je n'en demande pas !

« Nous avons traversé des difficultés, mais nous les avons surmontées »

On vous jalouse ?

La réussite dérange. Avoir une vie de famille heureuse fait un peu décalé. Mais c'est la mienne. Reste que votre vie privée est discrète...

Je l'ai assez peu exposée et c'est peut-être ce qui fait qu'on me trouve froid. Ma femme a sa vie professionnelle, même si elle m'accompagne parfois. Tandis que mes enfants doivent supporter que les autres les regardent comme étant « les enfants de ». Je préfère, dès lors, ne pas les mettre en avant. C'est un choix que j'assume, mais je n'en critique pas pour autant ceux qui ne font pas la même chose.

Vous songez à Nicolas Sarkozy ?

Effectivement. A la fin du congrès où il a été intronisé comme président de l'UMP, son fils Louis a pris la parole. Nous en avons parlé et il m'a dit qu'il assumait ce choix. C'est le même phénomène pour les enfants d'artistes : certains sont suivis à la trace, d'autres pas...

Pour vous, la famille, c'est tabou ?

Les médias peuvent venir chez moi, ils ne verront jamais que des chiens et des chats. Si j'avais accepté d'avoir mes enfants dans les bras, j'aurais peut-être fait plus de couvertures de magazines...

Vous n'avez jamais posé avec vos enfants ?

Je l'ai fait une fois, lors de ma première campagne électorale, et je l'ai regretté. Je me suis vite rendu compte que ce n'était pas moi. Je préfère qu'on s'intéresse à mes idées.

Vous êtes un père sévère ?

Je dirais plutôt que je suis perçu comme tel. Cela à cause du ton que j'utilise. Avec mes enfants, si j'ai un regret, c'est celui de leur parler comme à tout le monde. Il ne s'agit pas de sévérité, mais mon contact leur a parfois paru dur, sans qu'ils le disent. Ils ne s'en sont rendu compte qu'avec le temps...

Parmi des jeunes rencontrés à la place des Bienfaiteurs, à qui il montre son vrai visage, loin des obligations de la vie politique. Didier Reynders est ministre des Finances depuis dix ans et, à ce titre, il pourrait bientôt dépasser Philippe Maystadt. Il aime rappeler qu'en vingt ans, la Belgique n'a connu que deux grands argentiers, avec un intermède d'un an pour Jean-Jacques Viseur. Durant cette décennie, il a côtoyé neuf collègues français, dont Christine Lagarde, Dominique Strauss-Kahn, Laurent Fabius et un certain Nicolas Sarkozy. Soit trois candidats à la présidence de la République. Le dernier l'est devenu.



« Je fais confiance à Yves Leterme »

Nous avons demandé à Didier Reynders de réagir à quelques noms et personnalités.

Albert II : « J'ai connu des relations du même type avec Jean Gol ou André Cools. Je l'admire beaucoup. Nos relations sont devenues presque amicales – sans exagérer : il est quand même notre Roi – mais aussi paternalistes. J'apprécie beaucoup son humour et je crois qu'il tolère le mien. J'espère que notre relation est faite de confiance : je n'hésite pas à lui faire part de ce que je pense. Il est très ouvert, très direct et très bon vivant. »

Yves Leterme : « Je lui fais confiance comme leader de la première formation de Flandre. Mais cela n'a rien à voir avec la confiance que je mets en un ami comme Guy Verhofstadt. Leterme et moi avons créé une relation très correcte qui se ressent au sein du gouvernement. Beaucoup de choses se sont faites grâce à celle-ci. »

Bart De Wever : « Je n'ai aucun atome crochu avec lui. Je n'arrive pas à comprendre cette aigreur qui lui a fait dire que son agenda était vide pour le 21 juillet. Il pourrait au moins avoir du respect pour le pays dans lequel il vit ! Les discussions, je les ai avec le CD&V, pas avec lui. J'ai eu un seul contact, lors d'un débat au Parlement flamand. Cela m'a suffi. »

Olivier Maingain : « C'est un ami. Il est parfois dur ou excessif, mais il y a moyen de faire un accord avec lui. Beaucoup de Flamands en sont désormais convaincus. Lorsque nous avons négocié B.h.v. à trois, avec feu Jacques Simonet en 2005, nous sommes toujours restés sur la même ligne. Un autre élément m'a séduit chez Olivier : il a rencontré la confiance que j'avais mise en lui comme tête de liste aux dernières élections. Il a parfaitement mené cette liste comme étant une liste MR. Pour ce qui est des critiques qu'il rencontre, je constate que,

Vous les avez parfois engueulés, pour parler plate-ment ?

J'ai parfois eu des discussions fermes, mais plutôt sur des orientations. Du genre : « Qu'est-ce que tu vas faire ensuite ? »

Et qu'allez-vous faire ensuite ?

Partir en vacances ! (Rires) Quand j'étais enfant, elles se passaient en famille, à la mer, chaque année, à Middelkerke ou Westende. Mon père nous rejoignait le week-end. Une seule fois, nous avons été à l'étranger : en Autriche, mais j'en ai plutôt un souvenir par les photos que j'en ai vues. Aujourd'hui, je suis plus un adepte du soleil. Nous avons d'ailleurs un beau mois d'octobre... (N.d.l.r. : il y va d'un petit clin d'œil.) En août, nous allons en France, dans la région de Gordes. ■

lorsqu'il demande des choses pour Bruxelles, les autres partis francophones le suivent. »

Elio Di Rupo : « C'est un partenaire. Nous avons connu des moments qui n'ont pas été faciles et j'assume certaines prises de position qu'il a pu mal prendre. Mais je pense que nous nous respectons et que le contact est bon. Il est un président de parti qui sait que nous n'avons pas les mêmes convictions, tout en sachant que le scrutin proportionnel nous oblige à nous entendre. Avec le temps, nous avons appris à mieux nous connaître et à dépasser nos susceptibilités personnelles. »

Joëlle Milquet : « C'est elle que je vois le plus, vu qu'elle est à la fois présidente et vice-Première ministre. J'ai appris à vivre avec elle, alors qu'elle a un caractère totalement opposé au mien. J'avoue que ce n'est pas facile. J'ai du mal à comprendre le personnage, et je ne suis pas le seul. »